

# Grand deuil

*Dans le clair-obscur de la pièce close,*

*Où brûle une cire au reflet tremblant,*

*Rigide, et grandi par la mort, repose*

*Le corps d'un enfant habillé de blanc.*

*Sous la mousseline, on voit les mains jointes,*

*La mate blancheur des doigts ivoirins,*

*Les cheveux pleins d'ombre et les tempes ointes*

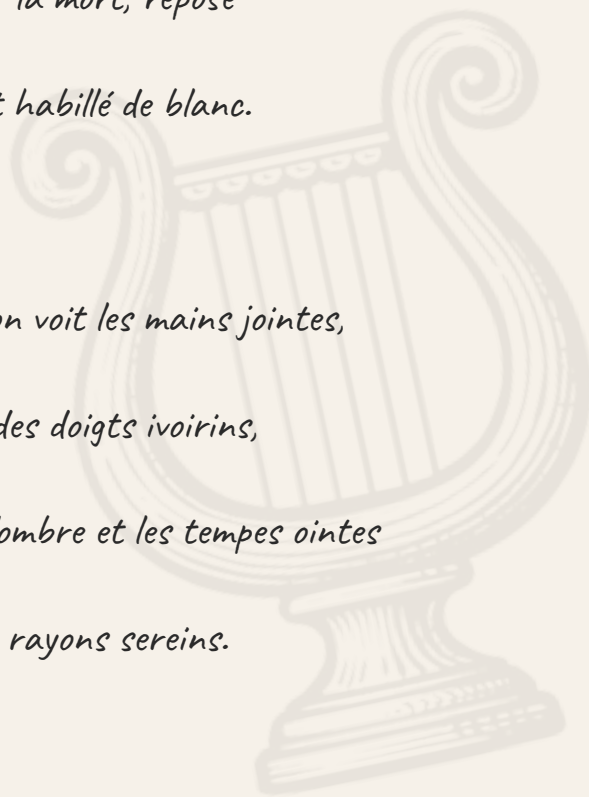
*Qu'auréole un flot de rayons sereins.*

*Jamais des flancs purs du neigeux carrare,*

*L'art n'a fait surgir un ange plus beau*

*Que cet ariel, à la forme rare,*

*Qui gît, radieux et calme, au tombeau.*



*Sous l'eau sainte et sous l'huile du saint chrême*

*Le front du martyr s'est rasséréiné,*

*La figure dit l'extase suprême,*

*La douleur, la paix du prédestiné.*

*La chambre de deuil est toute drapée*

*De gaze. Nul bruit. Plus rien. Par moment,*

*Une faible voix tendre, entrecoupée*

*De soupirs, gémit désespérément.*

*Ils sont là, tous deux, le père et la mère,*

*Abattus, défaits, tristes à mourir :*

*Nul mal n'est égal à leur peine amère.*

*Rien ne les fit tant pleurer, tant souffrir.*

*Après tant de coups, on croyait, quel rêve !*

*Bien s'être acquittés de souffrir. Il faut*

*Pleurer et souffrir et pleurer sans trêve :*

*C'est la volonté du Dieu de là-haut.*

*Dix ans ! C'est le fils, l'aîné, l'espérance,*

*La joie et l'amour de deux malheureux.*

*Cher bonheur qu'il faut payer en souffrance !*

*Oh ! que le chemin du ciel est affreux !*

*Ils sont là, tous deux, esseulés, funèbres,*

*Sans parler, cherchant, presque fous, à voir*

*Dans ces yeux déjà voilés de ténèbres,*

*La faible lueur d'un suprême espoir.*

*Lourdes de sommeil, fixes, les paupières*

*S'ouvrent à demi : dans les yeux hagards*

*Flotte, encor mouillé des larmes dernières,*

*L'adieu triste et doux des derniers regards.*

*La Mort pâle a ceint de ses violettes  
Ce pur et beau front d'albâtre rosé ;  
Et la bouche fine, aux lèvres muettes,  
Sourit d'un divin sourire apaisé.*

*Ils sont là, cloués au sol, sous l'empire  
De ce captivant sourire trompeur ;  
La mère, à genoux, sans prier, soupire,  
Le père, debout, est blanc de stupeur.*

*La femme nerveuse et frêle se pâme,  
En larmes de sang son cœur coule à flots ;  
L'homme, fait aux deuils, aux douleurs de l'âme,  
Suffoque, étouffant soupirs et sanglots.*

*Parfois, doucement, une main qui tremble*

*De crainte et d'amour, soulève à demi*

*Le suaire : on voit s'incliner ensemble*

*Deux fronts au-dessus de l'ange endormi.*

*Qu'il est beau ! la nuit d'outre-tombe voile*

*À peine l'éclat de l'esprit éteint ;*

*L'âme transparait : telle une humble étoile*

*Nous luit à travers l'ombre, au ciel lointain.*

*Mystère cruel ! s'il dormait ? Quel doute !*

*La pensée, éther vif, rayon subtil,*

*Au ciel, brusquement, s'en va-t-elle toute ?*

*Un reste des sens en nous survit-il ?*

*Vagues questions, sans suite, sans nombre,*

*Que se fait tout bas le cœur criminel,*

*Dédale infini de plus en plus sombre,*

*Où vague et se perd l'amour maternel.*

*Minuit sonne. Au pied du blême cadavre,*

*Dans le vide noir du logis qui dort,*

*Veillent seuls, en proie au deuil qui les navre,*

*Les derniers amis du cher petit mort.*

*Et l'horloge au lourd balancier lent, tinte,*

*Lugubre, le glas de l'heure qui fuit,*

*Et le grave son, que rythme la plainte*

*Du vent, assombrit l'horreur de la nuit.*

*Ô douleur ! ô nuit ! quand verrons-nous poindre*

*Ces jours éternels, longtemps attendus ?*

*Oh ! quand pourrons-nous à jamais rejoindre*

*Tous ces morts aimés qu'on croyait perdus ?*

*Nérée Beauchemin (1850-1931)*